

LARRY
McMURTRY

**LONESOME
DOVE**

épisode 2



Gallmeister



LARRY McMURTRY est né en 1936 au Texas. Fils et petit-fils d'éleveur, il est très tôt fasciné par les légendes et les mythes de l'Ouest. Il publie son premier livre à l'âge de vingt-cinq ans. Formidable source d'inspiration pour le cinéma, ses romans sont régulièrement adaptés sur grand écran – notamment *La Dernière Séance* et *Tendres passions*. Le prestigieux prix Pulitzer obtenu pour *Lonesome Dove* en 1986 est le couronnement de son œuvre littéraire. Traduit en huit langues, ce best-seller a été adapté à Hollywood pour la télévision. En 2006, Larry McMurtry obtient une nouvelle consécration en tant que scénariste pour *Le Secret de Brokeback Mountain* qui lui vaudra un Oscar. En marge de ses métiers d'écrivain et de scénariste, il est également propriétaire de l'une des plus importantes librairies des États-Unis, à Archer City, au Texas.

Lonesome Dove

Si vous ne devez lire qu'un seul western dans votre vie, lisez celui-ci.
JAMES CRUMLEY

Tout comme Faulkner symbolise la littérature sudiste, McMurtry donne à l'Ouest ses lettres de noblesse.

THE NEW YORK TIMES

Larry McMurtry livre ici son roman le plus ambitieux, une œuvre extraordinaire, saturée d'amour et de mélancolie et finalement triomphante. C'est un hymne à l'esprit humain, nostalgique mais conquérant dans un monde empli de calamités. Une épopée captivante et mémorable. Un chef-d'œuvre.

LOS ANGELES TIMES BOOK REVIEW

Ce livre est tout sauf prévisible. Des personnages habilement dessinés naissent pratiquement à chaque page... Splendide.

THE WALL STREET JOURNAL

Un roman merveilleux... Le meilleur livre de l'année.

NEWSWEEK

DU MÊME AUTEUR

Le Saloon des derniers mots doux, Gallmeister, 2015

Et tous mes amis seront des inconnus, Gallmeister, 2013

Texasville, totem, 2012

La Dernière Séance, totem, 2011

Lonesome Dove I, totem, 2011

lonesome dove

épisode II

TOTEM n° 8
NATURE WRITING

Titre original : *Lonesome Dove*

Copyright © 1985 by Larry McMurtry
All rights reserved

Première publication française chez First Éditions en 1990
© Éditions Gallmeister, 2017, pour la présente édition

Web-ISBN 9782404004235
ISSN: 2105-4681

Illustration de couverture © Oli Winward
Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

larry mcMurtry
lonesome dove
épisode II

Traduit de l'américain
par Richard Crevier

Nouvelle édition établie
par Marie-Anne Lenoir



RÉSUMÉ DU PREMIER ÉPISODE

AUGUSTUS MCCRAE ET WOODROW CALL, ex-Texas rangers de légende, ont remisé leurs armes et se sont retirés dans un ranch minable à Lonesome Dove, au Texas. Leur vieil ami Jake Spoon vient chercher refuge auprès d'eux après avoir malencontreusement tué un dentiste à Fort Smith, dans l'Arkansas. Alléchés par les descriptions mirobolantes de Jake, les deux compagnons décident d'aller tenter leur chance dans le Montana, là où, dit-on, les terres appartiennent à ceux qui les prennent.

Réunissant une équipe disparate de cow-boys, ils partent à la tête d'un troupeau de plusieurs milliers de têtes de bétail volé au Mexique.

Lorena, la prostituée de Lonesome Dove qui est tombée amoureuse de Jake, se joint à leur groupe dans l'espoir d'atteindre un jour San Francisco. Dish, le seul cow-boy professionnel de l'équipe, taira sa passion pour elle tout au long du voyage.

Pendant ce temps, le shérif July Johnson décide de pourchasser Jake Spoon, le meurtrier de son frère. Il emmène son beau-fils, le petit Joe. À peine a-t-il quitté la ville que sa femme, Elmira, en profite pour filer au loin.

Roscoe, l'adjoint de July, part à sa recherche pour lui annoncer la nouvelle. Homme paisible et doux, il va de découverte en découverte et rencontre une bien étrange fillette, Janey, qui chasse à mains nues et se déplace aussi vite qu'un cheval.

Les épreuves se multiplient sur la route et Sean O'Brien, le jeune Irlandais à la voix d'or, est la première victime de la fatalité. Il succombe aux morsures de mocassins d'eau lors de la traversée d'un fleuve.

Délaissée par Jake Spoon, parti jouer à ses interminables parties de cartes dans la ville la plus proche, Lorena se fait enlever par Blue Duck, un Indien dont la ruse n'a d'égale que la cruauté.

Augustus se lance seul à leur poursuite tandis que l'équipe continue son épopée à travers le Grand Ouest.

BIEN AVANT QUE LA BARGE DE WHISKEY n'arrive au terme de son voyage, Elmira comprit qu'elle aurait des ennuis avec Big Zwey. Même si l'homme ne s'était jamais approché d'elle et ne lui avait jamais adressé la parole, elle sentait son regard lourd posé sur elle chaque fois qu'elle sortait de son abri pour s'asseoir et contempler l'eau. Après qu'ils eurent chargé le whiskey sur des chariots et pris à travers les plaines en direction de Bent's Fort, il continuait de la suivre des yeux quel que fût le chariot dans lequel elle avait choisi de voyager ce jour-là.

Elle avait l'impression que c'était sa petite taille qui suscitait l'intérêt du gros Zwey. Par expérience, elle avait remarqué que les hommes de très forte corpulence semblaient l'aimer pour sa taille minuscule, et Big Zwey était encore plus imposant que le chasseur de bisons qui l'avait incitée à trouver refuge auprès de July.

Parfois, le soir, lorsqu'il lui apportait son repas, Fowler s'asseyait auprès d'elle pour échanger quelques mots. Une cicatrice lui barrait le nez et lui fendait les lèvres pour se perdre dans sa barbe. Il avait l'air dur malgré son regard rêveur.

— Ce trafic de whiskey est sur le point de tourner court, lui dit-il un soir. C'est les Indiens qui faisaient marcher le commerce. Maintenant, ils sont presque tous enfermés dans les réserves au sud de la région. Je vais peut-être aller vers le nord.

— Il y a beaucoup de villes au nord ? demanda-t-elle, se souvenant que Dee avait parlé de s'y rendre.

Dee aimait vivre confortablement, il appréciait les hôtels, les coiffeurs, ce genre de choses. Un jour, elle avait proposé de lui

couper les cheveux et obtenu un piteux résultat. Il avait pris la chose avec indulgence mais lui avait fait remarquer qu'il valait mieux s'en remettre à des professionnels. Dee tirait vanité de son apparence.

— Il y a Ogallala, répondit Fowler. C'est sur la Platte. Il y a aussi des villes dans le Montana, mais c'est loin.

Big Zwey avait une voix grave. Elmira l'entendait parfois s'adresser aux hommes, sa voix recouvrant même le craquement des roues de chariots. Il portait un long manteau en peau de bison qu'il ôtait rarement, même lorsqu'il faisait chaud.

Un matin, il y eut une grande agitation. La brume matinale venait de se lever quand l'homme de garde déclara avoir vu six Indiens sur un monticule. C'était un jeune homme très nerveux. S'il s'agissait d'Indiens, en tout cas on ne les revit plus. Pendant la journée, les hommes surprirent trois bisons et en tuèrent un. Ce soir-là, Fowler apporta à Elmira une tranche de foie et un morceau de langue de bison – les meilleurs morceaux, assura-t-il.

Le Fort tenait une telle place dans les conversations des hommes qu'Elmira s'était attendue à une vraie ville, alors qu'il s'agissait seulement de quelques bâtiments à moitié en ruine. Une seule et unique femme y vivait, l'épouse d'un maréchal-ferrant qui avait perdu la raison après la mort de ses cinq enfants. Elle passait ses journées assise sur une chaise sans parler à personne.

Fowler fit de son mieux pour installer Elmira. Il convainquit les marchands de lui laisser une petite chambre – en réalité un réduit crasseux qui se trouvait près d'un entrepôt où l'on entassait les peaux de bisons. L'odeur pestilentielle des peaux dépassait celle qu'elle avait dû supporter sur la barge. Sa chambre était infestée de puces échappées des peaux et elle passait le plus clair de son temps à se gratter.

Le Fort avait beau être un endroit des plus insignifiants, une grande agitation y régnait car de nombreux voyageurs ne cessaient d'y arriver et d'en partir, ce qui faisait regretter à Elmira de ne pas être un homme : elle aurait acheté un cheval et déguerpi. Les hommes la laissaient tranquille, mais ils la suivaient des yeux dès

qu'elle quittait sa chambre. Parmi eux, de nombreux Mexicains à la mine patibulaire l'effrayaient bien plus encore que les chasseurs de bisons.

Après une semaine passée à se gratter, elle commença à réaliser que ç'avait été une belle bêtise de s'embarquer sur la barge de whiskey. À Fort Smith, elle avait éprouvé une envie irrésistible de partir. Le jour où elle avait quitté la ville, elle avait eu le sentiment que sa vie entière dépendait de ce départ immédiat car elle craignait que July ne réapparaisse à l'improviste.

Elle ne regrettait pas d'avoir quitté Fort Smith, mais elle n'avait pas prévu d'atterrir dans un endroit aussi sinistre que Bent's Fort. Dans les villes où transitait le bétail, il y avait au moins des départs et des arrivées de diligences – si l'on n'aimait pas Dodge, on pouvait toujours aller à Abilene –, mais ici, à Bent's Fort, aucune diligence ne passait – tout juste une piste de chariot qui ne tardait pas à se perdre dans les plaines.

Ils avaient beau ne pas lui créer d'ennuis, les hommes présents au Fort n'avaient rien de rassurant.

— Ils trouvent que vous valez pas la peine d'être dévalisée, lui assurait Fowler, mais elle n'en était pas si sûre.

Quelques Mexicains avaient pourtant l'air d'être capables de faire pire que la dévaliser si l'envie leur en prenait. Un jour qu'elle était assise sous le petit auvent à l'extérieur de sa chambre, elle assista à une bagarre entre Mexicains. Elle entendit quelqu'un hurler et vit les deux hommes sortir leur couteau. Ils se jetèrent l'un sur l'autre comme des bouchers. Leurs vêtements furent rapidement tachés de sang, mais à l'évidence leurs blessures n'étaient pas graves, car peu après ils cessèrent de se battre et retournèrent à leur partie de poker comme si de rien n'était.

Fowler lui dit qu'un groupe de chasseurs allait sans doute partir vers le nord et qu'ils voudraient peut-être l'emmener avec eux, mais une semaine passa sans que l'expédition n'ait lieu. Puis, un jour, il lui apporta une petite assiette de nourriture sous son auvent. Il la regarda d'un air penaud comme s'il avait quelque chose à lui dire sans toutefois oser le faire.

— Big Zwey veut vous épouser, dit-il finalement comme s'il s'excusait.

— Mais je suis déjà mariée.

— Et qu'est-ce que vous diriez, s'il voulait vous épouser seulement temporairement ? demanda Fowler.

— C'est toujours du temporaire, répondit Elmira. Pourquoi il fait pas sa demande lui-même ?

— Zwey est pas un grand bavard.

— Je l'ai pourtant entendu parler, dit-elle. Aux hommes, il leur parle.

Fowler rit et n'ajouta rien. Elmira était en colère : si on voulait l'épouser, elle était là et on n'avait qu'à s'adresser à elle. Quelqu'un avait jeté de la viande de bison fraîche dans l'entrepôt, elle entendait voler les mouches autour d'elle.

— Si vous l'épousez, il vous emmènera à Ogallala, dit Fowler. Vous devriez y réfléchir. Il est pas pire qu'un autre.

— Qu'est-ce que vous en savez ? demanda-t-elle. Vous avez pas été marié avec lui.

Fowler haussa les épaules.

— Ça pourrait être votre meilleur cheval, dit-il. Je descends le fleuve la semaine prochaine. Il y a bien deux trafiquants de peaux qui doivent transporter un chargement au Kansas, ils pourraient vous emmener, mais ce serait pas de tout repos. Vous seriez obligée de supporter leurs peaux puantes pendant tout le voyage. De toute façon, ces trafiquants sont des durs à cuire, tandis que Zwey vous traiterai bien, j'en suis sûr.

— Je veux pas aller au Kansas, dit-elle. J'y suis déjà allée.

Ce qui l'empêchait d'aller au Kansas, c'était qu'elle était enceinte et que ça se voyait. Certes, il y avait bien des saloons qui n'étaient pas regardants, mais trouver du travail dans cet état était toujours plus difficile. En outre, elle ne voulait pas travailler. Ce qu'elle voulait, c'était Dee qui, lui, se ficherait qu'elle soit ou non enceinte.

Big Zwey s'était mis à passer des heures à l'observer. Il ne faisait même pas semblant de jouer aux cartes ou d'avoir quelque

activité, non, il se contentait de la regarder. Si elle s'asseyait à l'ombre de son auvent, il s'asseyait lui aussi à l'ombre, à environ trente mètres d'elle, et il l'épiait.

Tandis qu'il était en train de la surveiller, plusieurs cavaliers repérèrent un petit troupeau de bisons. Les autres chasseurs de bisons étaient tout excités à l'idée de les poursuivre, excepté Zwey. Ils l'appelèrent et essayèrent de le convaincre de les accompagner, mais il ne bougea pas. Ils partirent finalement sans lui. Un des chasseurs essaya de lui emprunter son arme, mais Zwey ne voulut pas s'en séparer. Il resta assis là, son gros fusil sur les genoux, à observer Elmira.

Le pouvoir qu'elle exerçait sur lui commençait à l'amuser. Il ne lui avait jamais adressé la parole, pas le moindre mot, ce qui ne l'empêchait pas de rester assis des heures sans bouger, à trente mètres d'elle. C'était à se demander ce qui pouvait bien passer par la tête des hommes dès qu'il était question des femmes, et qui les poussait à se comporter de manière si étrange.

Un matin, elle sortit de son réduit plus tôt que de coutume, elle avait une légère nausée et voulait prendre un peu l'air. Quand elle ouvrit la porte, elle faillit heurter Big Zwey qui se tenait juste derrière. Sa brusque apparition l'embarrassa tellement qu'il lui lança un regard contrit et fit demi-tour pratiquement en courant afin de mettre une distance salutaire entre eux. C'était un homme massif, et le voir essayer de courir ainsi la fit éclater de rire, chose qui ne lui était pas arrivée depuis bien longtemps. Il se retourna pour la regarder dès qu'il fut en lieu sûr, à son poste d'observation. Là, il tourna vers elle un regard rempli d'effroi comme s'il craignait de se faire descendre pour avoir osé se tenir derrière sa porte.

— Dites-lui que c'est d'accord, dit-elle à Fowler ce soir-là. Après tout, il est pas si terrible.

— Dites-lui vous-même, dit Fowler.

Le lendemain matin, elle marcha jusqu'à l'endroit où se tenait Big Zwey. En la voyant venir vers lui, il fut sur le point de déguerpir, mais elle était trop près et il demeura là, paralysé, l'air terrorisé.

— Je vais avec vous si vous pensez que vous pouvez m'emmener à Ogallala, dit-elle. Je vous paierai ce que vous pensez que ça vaut.

Zwey ne disait rien.

— Comment est-ce qu'on va voyager ? demanda-t-elle. Je suis pas très à l'aise à cheval.

Big Zwey mit environ une minute avant de répondre. Elmira était sur le point de perdre patience lorsqu'il s'essuya la bouche du revers de la main, comme pour la nettoyer.

— On pourrait prendre ce chariot de peaux, dit-il en désignant une vieille carriole disloquée à quelques mètres de là.

Ce chariot tiendra pas sur dix mètres, encore moins jusqu'au Nebraska, pensa Elmira.

— On peut le faire réparer par le forgeron, continua Big Zwey.

Maintenant qu'il lui avait parlé sans que le ciel ne lui tombe sur la tête, il avait l'air un peu plus à l'aise.

— Vous voulez dire qu'on part que tous les deux ? demanda Elmira.

La question provoqua un tel silence qu'elle regretta presque de l'avoir posée. Il était retombé dans son mutisme, le regard trouble.

— On pourrait prendre Luke avec nous, dit-il.

Luke était un chasseur de bisons à l'air chafouin à qui il ne restait plus que le pouce et un doigt à la main gauche. Il avait toujours des dés sur lui et engageait une partie avec quiconque était disposé à jouer. Sur la barge, elle s'était renseignée à son sujet auprès de Fowler et celui-ci lui avait dit qu'un boucher lui avait coupé les doigts avec un couperet, pour une raison qu'il ignorait.

— Quand est-ce qu'on part ? demanda-t-elle.

C'était là une décision que Big Zwey n'était pas en mesure de prendre sur-le-champ. Il soupesa la chose pendant un bon moment sans parvenir à une conclusion.

— Je veux partir d'ici, dit-elle. J'en ai assez de respirer l'odeur des peaux de bisons.

— Je vais faire réparer ce chariot par le forgeron, répondit Zwey.

Il se leva, prit les bras du chariot et entreprit de le tirer vers l'atelier du forgeron, une centaine de mètres plus loin. Le lendemain matin, le chariot vaguement retapé l'attendait devant son abri. En sortant pour l'examiner, elle s'aperçut que Luke s'y était installé pour cuver. Il dormait la bouche ouverte et laissait voir les quelques dents noires qui lui restaient.

Luke ne l'avait pas remarquée pendant la remontée du fleuve, mais quand il se réveilla il sauta du chariot et vint directement à elle, un sourire sur sa face de fouine.

— Big Zwey et moi, on est associés, dit-il. Vous savez conduire un chariot ?

— Je pense que oui, si on va pas vite, répondit-elle.

Luke avait des cheveux roux hirsutes qui pointaient dans toutes les directions. Il portait un couteau de chasse de trente centimètres de long dans une gaine suspendue à l'épaule. Son sourire ne le quittait pas, dévoilant ses dents noires, et à la différence de Zwey il ne craignait pas le moins du monde de la regarder dans les yeux. Il se comportait de manière insolente et ne cessait de cracher du jus de chique tout en parlant.

— Zwey est parti acheter quelques mulets, dit-il. On a deux chevaux mais ils vont pas faire l'affaire pour le chariot. Qui sait, on va peut-être ramasser quelques peaux pendant que vous conduisez.

— J'aime pas l'odeur des peaux, dit-elle sur un ton on ne peut plus clair – pas assez clair cependant pour se faire comprendre de Luke.

— On s'y fait avec le temps, dit-il. Moi, je la remarque à peine, tellement je l'ai reniflée.

Luke avait une petite cravache tressée avec laquelle il ne cessait de se frapper nerveusement la jambe.

— Z'avez peur des Indiens ? demanda-t-il.

— Je sais pas, répondit Elmira. Je crois que je les aime pas trop.

— J'en ai déjà tué cinq, dit-il.

Big Zwey finit par arriver, conduisant deux mules efflanquées portant un harnais qu'il avait marchandé. Le harnais était en

piteux état, mais le cuir n'était pas denrée rare dans les environs, et ils eurent tôt fait de le réparer de façon satisfaisante. Luke se montrait assez habile avec son pouce et son petit doigt. Il s'y prenait mieux que Zwey dont les mains étaient trop grosses pour travailler sur un harnais.

Elmira se vit bientôt confier le soin de conduire les mules. Ce n'était pas trop difficile car les bêtes se contentaient de suivre les deux hommes à cheval. Elles manifestaient quelque réticence uniquement lorsque ceux-ci partaient à la chasse au grand galop. Le deuxième jour, alors que les hommes s'étaient absentés, elle traversa un ruisseau dont les berges étaient si abruptes et accidentées qu'elle crut que le chariot allait verser. Elle était prête à sauter pour sauver sa peau, mais par miracle, tout se passa bien.

Ce jour-là, les deux hommes tuèrent vingt bisons. Elmira dut attendre sous le soleil qu'ils aient terminé de les dépouiller. Elle finit par descendre s'asseoir sous le chariot qui dispensait un peu d'ombre. Les hommes entassèrent les peaux puantes et ensanglantées dans le chariot, ce qui ne plut guère aux mules qui en détestaient l'odeur autant qu'Elmira.

Big Zwey était retombé dans son mutisme, abandonnant la conversation à Luke qui bavardait sans cesse, qu'on l'écoutât ou non.

Elmira souffrait de crampes d'estomac. Il fallait du temps pour s'habituer aux cahotements du chariot. De loin, les plaines paraissaient plates, mais elles se révélaient étonnamment pénibles à traverser. Big Zwey lui avait donné une couverture pour recouvrir le siège rugueux, mais si la couverture la protégeait des échardes, elle n'atténuait en rien les bosses.

Elle éprouvait quelque appréhension à se trouver ainsi seule avec deux hommes au milieu de l'immense plaine déserte. Dans les villes, il y avait toujours des filles dans les parages ; si un homme la brutalisait, elle pouvait crier. Le danger lui avait paru moins grand sur la barge à whiskey parce que les hommes passaient leur temps à jouer ou à se quereller sans se soucier d'elle. Ici, dans la plaine, le soir venu, ils étaient seuls tous les trois et il n'y avait pas grand-chose à faire pour s'occuper. Big Zwey

s'asseyait et la regardait à travers les flammes du feu de camp, de même que Luke qui ne la quittait pas des yeux tout en parlant. Elle ne savait pas si Big Zwey la considérait désormais comme sa femme. Elle craignait qu'il ne s'approche d'elle et ne veuille consommer leurs noces, même si jusque-là il avait été trop timide pour lui adresser plus de quelques mots. Après tout, il pouvait tout aussi bien se mettre en tête de la donner en mariage à Luke, mais cela, il n'en était pas question. Cette idée la mettait dans un tel état qu'il lui devenait impossible d'avalier la viande de bison qu'ils lui offraient ; de toute façon, le bison était plus coriace que tout ce qui lui avait été donné de mastiquer jusqu'alors. Elle en mâcha un petit morceau jusqu'à ce que ses mâchoires lui fassent mal, puis elle recracha le tout.

Lorsqu'elle retourna au chariot pour se faire un lit avec l'unique couverture, aucun des deux hommes ne la suivit. Elle resta longtemps éveillée, sur ses gardes, mais les hommes demeurèrent près du feu, le regard parfois perdu dans sa direction sans qu'aucun d'eux n'esquisse le moindre geste pour la déranger. Luke sortit ses dés et ils se mirent aussitôt à jouer. Elmira réussit à s'endormir, mais elle fut réveillée quelques heures plus tard par le grondement du tonnerre. Les hommes s'étaient endormis près du feu qui se mourait. Elle aperçut à travers la prairie des éclairs bas qui zébraient le ciel, et quelques minutes plus tard elle sentit sur elle le martèlement des grosses gouttes d'eau qui la trempèrent en un instant. Elle sauta rapidement du chariot et se glissa en dessous. Il offrait une faible protection, mais c'était mieux que rien. Bientôt les éclairs éclatèrent de toute part et la foudre fendit la nuit dans des détonations sourdes, comme lorsqu'un édifice s'effondre. Elle eut si peur qu'elle se recroquevilla sur elle-même en tremblant. Par instant, la prairie tout entière s'illuminait le temps d'un éclair.

L'orage ne dura pas, mais elle passa le reste de la nuit éveillée à écouter l'eau goutter du chariot. Il commençait à faire très sombre. Elle n'avait aucune idée de ce que les hommes avaient pu devenir.

Pourtant, au matin, ils se trouvaient à l'endroit même où ils s'étaient endormis la veille, mouillés comme des rats musqués mais tout à fait disposés à vider le contenu d'une cafetière. Ni l'un ni l'autre ne firent la moindre allusion à l'orage. Elmira pensa qu'ils s'étaient habitués aux rudesses des voyages et qu'elle avait intérêt à en faire autant.

Pour tuer le temps pendant les longues journées torrides, elle se mit à parler aux mules qui avançaient péniblement, et même si elle n'avait rien d'intéressant à leur dire et qu'elles ne lui répondaient point, Elmira avait l'impression que les heures s'écoulaient plus vite.

54

IL FALLUT À AUGUSTUS LA MOITIÉ DE LA JOURNÉE pour retrouver la trace de Blue Duck. En effet, celui-ci avait eu assez de sang-froid pour faire passer Lorena au milieu du troupeau en fuite afin que leurs empreintes se confondent avec celles laissées par le millier de têtes de bétail. C'était un bon stratagème, que tout le monde n'aurait pas osé tenter.

Il y avait des années qu'Augustus ne s'était pas lancé dans une vraie traque. Tout au long de la matinée, tandis qu'il chevauchait, il essaya de se rappeler quelle pouvait bien être la dernière personne qu'il avait prise en chasse. Il lui semblait se souvenir que le dernier homme en date avait été un voleur de chevaux incompetent du nom de Webster Witter, qui avait sévi dans la région de Blanco un certain temps. Un beau matin, Call et lui avaient pris sur eux de lui mettre la main dessus, et le soleil n'était pas couché qu'ils l'avaient capturé et pendu. Mais cette fois-là, la traque avait été un jeu d'enfant puisque l'homme en fuite était accompagné de quarante chevaux.

De Webster Witter, il se rappelait surtout qu'ils avaient coincé ce grand type dans un terrain broussailleux et qu'ils avaient dû le pendre à une branche trop basse. C'était ça ou le ramener, et Call

s’y opposait. Selon lui, mieux valait en général recourir à une justice expéditive, et à l’époque il avait raison puisque sans cela il fallait s’en remettre à des juges itinérants qui souvent évitaient de se manifester. “Si on le ramène, il va acheter le géolier, creuser un tunnel ou quelque chose du genre, et on sera obligés de le rattraper”, avait-il dit. Il n’était jamais venu à l’esprit de Call d’abattre quelqu’un qu’il pouvait pendre. En l’occurrence, Augustus ne le lui avait pas suggéré, puisque ce jour-là ils étaient partis à toute vitesse et sans beaucoup de munitions, alors même qu’il leur fallait voyager dans un pays hostile où chaque balle comptait.

Heureusement, à peine avaient-ils fouetté son cheval pour le faire avancer que le cou de Webster s’était brisé – sinon il aurait aussi bien pu rester là debout à les narguer, car la branche de mesquite fléchissait dangereusement et ses pieds touchaient le sol.

Cela avait eu lieu au moins douze ans auparavant et Augustus dut rapidement se rendre à l’évidence : ses dons de pisteur n’étaient plus ce qu’ils avaient été. Les seules traces qu’il trouva pendant ses trois premières heures de recherche étaient celles de leurs propres chevaux. Il était presque décidé à faire demi-tour pour aller chercher Deets, tout en se doutant que Call ne se séparerait pas de lui si facilement.

Finalement, alors qu’il décrivait un large demi-cercle vers le nord-ouest, Augustus croisa les traces des trois chevaux. Blue Duck n’avait recouru qu’à une seule ruse : il avait traversé le troupeau affolé et s’en était tenu là. Ensuite, les traces partaient droit vers le nord-ouest, si nettes qu’Augustus réalisa bientôt qu’il pouvait les suivre sans trop forcer son attention. Si jamais il les perdait, il saurait les retrouver sans mal cinq cents mètres plus loin.

Il avançait le plus vite possible, mais n’ayant qu’un seul cheval, il ne pouvait prendre le risque de l’épuiser. À chaque point d’eau, il lui accordait quelques minutes de repos. Il voyagea ainsi toute la nuit, et le lendemain les traces le menaient toujours vers le nord-ouest. Il s’en voulait de ne pas arriver à combler son retard. Lorena était en train de vivre un voyage plus difficile que tout ce qu’elle aurait jamais pu imaginer. Et à moins d’avoir beaucoup de chance,

elle devrait probablement se préparer à affronter pire encore. Augustus savait que tout cela était de sa faute. Il aurait dû l'emmener avec ses effets dans leur campement à la minute même où il avait su qu'il avait affaire à Blue Duck. En y repensant, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il n'avait pas agi de la sorte. C'était là le genre de manquement auquel il avait été sujet toute sa vie : il avait tendance à minimiser le danger, fût-il flagrant.

Il essaya de ravalier ses remords pour mettre toute son énergie à la retrouver : après tout, on ne pouvait pas revenir sur ce qui était arrivé, et savoir pourquoi il avait laissé les choses se faire n'avait plus guère d'importance. Blue Duck appartenait au passé, et quinze années sans le voir réapparaître avaient altéré sa faculté de jugement.

Le deuxième jour, il cessa complètement de suivre les traces, puisqu'à l'évidence, Blue Duck se dirigeait vers les Staked Plains. Cela représentait bien sûr un vaste territoire, mais Augustus croyait savoir où se rendrait précisément Blue Duck : dans une région au nord-ouest du Palo Duro Canyon – c'était là qu'il s'était toujours réfugié lorsqu'il était pourchassé.

Un jour, Call et lui s'étaient arrêtés à l'extrémité du grand canyon pour contempler les vastes étendues brunes et désertiques qui se perdaient vers l'ouest. C'était là qu'ils avaient finalement décidé d'interrompre leur poursuite, alors qu'ils avaient toutes les chances de ramener Blue Duck vivant. C'était moins les Indiens que le manque d'eau qu'ils avaient craint. On était au milieu de l'été et les plaines étaient comme brûlées, l'herbe qui restait était brune et cassante. Call était frustré car il détestait rebrousser chemin avant d'avoir eu son homme.

— Il doit y avoir de l'eau par là, avait-il dit. Eux s'y engagent, et il faut bien qu'ils aient autre chose que de la poussière.

— Oui, mais ils savent où trouver l'eau et pas nous, avait rétorqué Augustus. Ils peuvent pousser leurs chevaux à bout pour arriver jusque-là, ils en ont d'autres. Si on épuise les nôtres, on aura une sacrée route à faire à pied pour rentrer à San Antonio.

Cet après-midi-là, il traversa la Clear Fork of the Brazos et passa à côté d'une cabane à moitié construite, abandonnée et vide

qui constituait un vestige éloquent de la puissance des Comanches ; leurs massacres avaient obligé nombre de pionniers à battre en retraite tant qu'ils avaient encore des jambes pour fuir. Pendant les années 1850, Call et lui avaient vu la frontière gagner du terrain pour s'effondrer tout aussi vite. Les hommes et les femmes qui s'aventuraient jusqu'à la Trinity ou au Brazos ne reculaient pas devant les difficultés, mais les difficultés étaient une chose et la terreur une autre. La terre ne manquait pas, et ils n'avaient qu'à la prendre, mais elle n'avait pas le pouvoir de neutraliser la peur, chose que Call n'avait jamais comprise. Il supportait mal de voir les Blancs tout laisser tomber et se retirer.

— Ils devraient s'accrocher, lui avait-il dit à maintes reprises. S'ils s'accrochaient, ils seraient bientôt assez nombreux pour venir à bout des Indiens.

— T'as jamais passé la nuit dans un lit aux côtés d'une femme terrorisée, avait répliqué Augustus. Tu peux pas fonder une ferme si t'es obligé de vivre dans un fort. Ceux qui créent leur ferme sont obligés de se débrouiller tout seuls, alors c'est facile de les découper tout vifs en petits morceaux.

— Ben, ils pourraient se passer de leur femme pour un temps, avait rétorqué Call. Puis les faire venir une fois la paix revenue.

— Oui, mais un type qui se donne la peine de prendre une épouse a généralement pas envie de partir en la laissant derrière lui, avait souligné Augustus. Sinon, il doit faire toutes les tâches ménagères lui-même. En plus, sans une femme à portée de main, tu risques pas d'avoir d'enfants, et les enfants, c'est une source formidable de main-d'œuvre gratuite. Ils coûtent sacrément moins cher que les esclaves.

Ils avaient débattu de la question pendant des années, en pure perte car Call n'éprouvait aucune compassion envers les faiblesses humaines. Augustus mettait cela sur le compte d'un manque d'imagination. Call était incapable de concevoir ce que c'était que d'avoir peur. Ils s'étaient trouvés maintes fois dans des situations délicates, mais en général elles les obligeaient à agir, et pendant les batailles les choses arrivaient trop vite pour que la peur puisse

paralyser l'esprit d'un homme comme Call. Il était incapable de se représenter ce que c'était que de se mettre au lit chaque soir, terrifié à l'idée que votre famille et vous-même alliez goûter du couteau des Comanches avant le lever du jour.

Ce soir-là, Augustus fit halte pour que son cheval prenne du repos. Il improvisa un bivouac sur un petit promontoire, sans faire de feu, et avala des morceaux de viande séchée qu'il avait apportés. Il se trouvait dans la région broussailleuse qui succède à celle des chênes près du Brazos, et de là où il était il pouvait embrasser du regard les vallées éclairées par la lune.

Il avait oublié qu'il pouvait exister une étendue désertique semblable à celle qui se déroulait devant lui. Pendant des années, il avait vécu à portée du son du piano du Dry Bean, du son de la cloche de la petite église de Lonesome Dove, du son de la cloche des repas sur laquelle Bol cognait. Il avait même dormi bercé par les ronflements de Pea Eye, qui avaient la régularité du tic-tac d'une horloge.

Mais ici, il n'y avait pas le moindre bruit. Les coyotes étaient silencieux, de même que les criquets, les sauterelles, les hiboux. Le seul bruit était celui que faisait son cheval en paissant. Entre lui et les étoiles, de quelque côté qu'il se tournât, il n'y avait rien d'autre que le vide et le silence. Pas de conversations d'hommes autour d'une partie de cartes, rien. Bien qu'il eût une longue route derrière lui, il se sentait étrangement reposé par la grâce du silence.

Le lendemain, il trouva la carcasse de la jument de Lorena. À la fin de la journée, il quitta le pays des broussailles. Après avoir traversé la Wichita, il prit vers l'est. Il n'avait pas vu les traces de Blue Duck depuis deux jours, mais il ne s'en alarmait pas. Il avait toujours fait confiance à son sixième sens et il avait le sentiment de savoir où l'homme s'arrêterait. Il était fort possible qu'il ait pris la route d'Adobe Walls, l'un des anciens forts des Bent. Ce fort, situé sur la Canadian, ne s'était jamais vraiment développé. Les Bent l'avaient abandonné et c'était devenu un lieu de rendez-vous pour les chasseurs de bisons, mais aussi pour quiconque traversait les plaines.

On était au printemps – les rares bisons qui subsistaient encore allaient bientôt monter vers le nord, et les chasseurs de bisons qui restaient allaient se réunir une dernière fois dans le vieux fort pour se préparer à une ultime collecte de peaux. Ils n'avaient pas la réputation d'être très regardants sur leurs fréquentations. Même si Blue Duck et ses hommes avaient éliminé pas mal des leurs au fil des ans, ceux de la nouvelle génération ne leur en tiendraient sûrement pas rigueur si par hasard Lorena leur était offerte en prime.

Il y avait aussi des Kiowas et des Comanches renégats lâchés au milieu des plaines. Leurs bandes étaient censées avoir été exterminées, c'était du moins ce qu'on racontait au sud du Texas, et la traite des prisonniers avait en principe pris fin.

Mais Augustus ne se trouvait plus au sud du Texas, et au cours de son voyage à travers ce pays désertique il avait eu amplement le temps de réfléchir au fait que ce qu'on disait au sud du Texas n'était peut-être pas tout à fait exact, comme c'était souvent le cas avec les rumeurs. Les bandes étaient soi-disant exterminées, certes, mais elles avaient bien pu survivre encore une année ou deux à la rumeur pendant que lui s'avavançait sur leur territoire, en chair et en os. Il ne craignait pas pour sa personne, mais pour Lorena. Blue Duck pouvait fort bien être en train de l'échanger à un chef d'Indiens renégats amateur de Blanches. Lorena serait le splendide couronnement d'une carrière largement consacrée au rapt d'enfants.

Si Blue Duck avait l'intention de la vendre à un Indien, il l'emmènerait probablement plus loin à l'ouest, à travers une région qui portait le nom de Quitaque, puis de là vers le nord jusqu'à un gué sur la Canadian où les Comanches avaient eu coutume d'échanger leurs captives des décennies durant. Tout près de là se trouvait la fameuse Vallée des Larmes dont parlaient avec angoisse les prisonnières qui en avaient réchappé. À cet endroit, les Comanches faisaient le tri de leurs victimes, les mères étant séparées de leurs enfants et vendues à diverses bandes, selon un principe qui voulait qu'une fois isolées elles risquaient moins de fomenter des évasions.

Tout en avançant à l'intérieur du Quitaque, région aride au milieu de laquelle des canyons peu profonds s'étendaient vers l'ouest en direction du Palo Duro, Augustus vit loin devant lui de petits nuages de poussière s'élever au-dessus de la terre nue. Pendant la canicule de la journée, des mirages en forme de lacs apparaissaient si nettement qu'à une ou deux reprises il se sentit presque convaincu qu'il y avait de l'eau devant lui, alors même qu'il savait bien qu'il n'en était rien.

Il décida de s'engager d'abord en direction du gué majeur sur la Canadian. S'il n'y trouvait pas trace de Blue Duck, il pourrait toujours suivre la rivière jusqu'aux Walls. Il traversa la Prairie Dog Fork of the Red River – on pouvait d'ailleurs y apercevoir nombre de chiens de prairie –, puis il prit vers l'ouest jusqu'à l'extrémité du Palo Duro. À plusieurs reprises, il vit des petits troupeaux de bisons et il traversa par deux fois des vallées couvertes d'os blanchis – endroits où les chasseurs avaient exterminé plusieurs centaines d'animaux en une seule expédition. Par chance, il trouva une source à côté de laquelle il passa la nuit, laissant son cheval se reposer en vue de l'ultime effort.

À la fin du jour suivant, il tomba sur la ligne de failles de la Canadian, une région de ravins peu profonds et érodés. Il pouvait voir la rivière s'incurver vers l'est à travers les plaines. Il chevaucha dans cette direction sur plusieurs kilomètres, espérant croiser les traces de Blue Duck. Il n'en vit aucune, ce qui le convainquit qu'il avait été mal inspiré de pousser si loin vers l'ouest. L'homme s'était probablement rendu tout droit à Adobe Walls pour jeter Lorena en pâture à une bande de chasseurs de bisons.

Augustus n'eut cependant pas le temps de se lamenter sur son erreur : il vit quelque chose qui le troubla profondément. Au nord, un petit point se déplaçait au milieu des plaines, en direction de la rivière. Il pensa d'abord qu'il pouvait s'agir de Blue Duck, mais si c'était lui il voyageait sans Lorena – il n'y avait qu'une seule petite tache. Son cheval aussi avait vu la tache. Augustus sortit sa carabine pour parer à toute éventualité. Il se lança au galop dans sa direction, pour découvrir un vieil homme à la barbe blanche

crasseuse qui poussait une brouette au milieu des plaines – une brouette remplie d'ossements de bisons. Pour ajouter encore à l'extraordinaire de la chose, Augustus s'aperçut qu'il connaissait l'homme.

Il s'appelait Aus Frank et avait d'abord vécu dans la montagne, où il était trappeur de castors. À une certaine époque, il avait tenu un magasin à Waco, mais sans qu'on puisse expliquer pourquoi il avait perdu la raison et dévalisé une banque près de sa boutique – la banque pensait qu'elle entretenait de bonnes relations avec lui, jusqu'au jour où il était entré pour la voler. Call et Augustus se trouvaient alors à Waco, et bien que Call fût peu enclin à s'occuper des voleurs de banque – à ses yeux, les banquiers étaient si stupides qu'ils méritaient bien de se faire dévaliser – on les avait convaincus de se lancer à sa poursuite. Ils l'avaient rattrapé sans mal, mais non sans un échange de coups de feu. La bataille avait eu lieu dans les broussailles près du Brazos où Aus Frank s'était arrêté pour faire cuire quelque gibier. Il leur avait fallu deux bonnes heures pour en venir à bout et personne n'avait été blessé ; une fois Aus Frank à court de munitions, il avait été facile de l'arrêter. Il les avait agonis d'injures durant tout le trajet jusqu'à Waco et s'était enfui de prison le jour même où ils avaient quitté la ville. Augustus n'avait plus jamais entendu parler de lui – et pourtant, il était là, en train de pousser une brouette remplie d'ossements de bisons à travers les hautes plaines.

Comme il ne semblait pas être armé, Augustus alla droit sur lui, gardant sa carabine posée en travers de sa selle. Le vieux voleur de banque pouvait fort bien avoir dissimulé un revolver sous les ossements, mais même si c'était le cas, et à moins qu'il neût fait des progrès au tir, il ne représentait pas un grand danger.

— Salut, Aus, dit Augustus en arrivant à sa hauteur. Qu'est-ce qui t'arrive, tu t'es lancé dans le commerce des ossements ?

Le vieil homme le dévisagea en plissant les yeux pendant un moment, mais ne répliqua rien. Il continua de pousser sa brouette et son chargement sur le sol inégal. Le jus de chique avait souillé sa barbe qui avait fini par devenir brun foncé.

— Tu dois pas te rappeler de moi, dit Augustus en se laissant glisser à son côté. Je suis le capitaine McCrae. On s'est tiré dessus tout un après-midi, une fois, là-haut sur le Brazos. T'étais derrière un fourré et le capitaine Call et moi-même, on était dans le fourré d'à côté. On a taillé les chênes avec toute cette fusillade, et puis on t'a foutu en tôle et tu t'es tiré aussitôt.

— J'vous ai pas à la bonne, dit Aus Frank, poussant toujours sa brouette. Vous m'avez foutu dans c'te saleté de prison.

— D'accord, mais pourquoi t'avais volé cette banque ? demanda Augustus. La morale chrétienne dit qu'il faut pas voler son prochain. C'est pas chrétien non plus d'être rancunier. T'as donc pas été élevé dans la religion chrétienne ?

— Non, répondit Frank. Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une Blanche, répondit Augustus. Mignonne. Un hors-la-loi l'a enlevée. Il se peut que tu le connaisses. Il s'appelle Blue Duck.

Aus Frank arrêta la brouette. Éprouvant le besoin de cracher, il se pencha et lança un gros jet de jus de chique droit dans la galerie d'un nid de fourmis rouges. Dérangées, celles-ci s'éparpillèrent dans tous les sens.

Augustus se mit à rire. Aus Frank avait toujours été un original. Il se souvenait qu'à Waco, il faisait jaser parce qu'il ne semblait jamais prendre une minute de sommeil. La lanterne de son magasin restait allumée à toute heure de la nuit, et on le voyait souvent arpenter les rues à trois heures du matin. Personne ne savait ce qu'il cherchait ni si ses recherches étaient couronnées de succès.

— Tiens, voilà autre chose, dit Augustus. Cracher sur les fourmis. Je parie que c'est tout ce que t'as à faire à part transporter des ossements.

Aus Frank reprit sa marche et Augustus lui emboîta le pas, amusé par les tournants inattendus que prenait parfois la vie. Ils débouchèrent bientôt dans la vallée de la Canadian. Augustus fut saisi d'étonnement à la vue d'une énorme pyramide d'os de bisons dressée à une cinquantaine de mètres de la rivière. Les ossements

étaient amoncelés sur une telle hauteur qu’Aus Frank avait dû utiliser une échelle pour les empiler, bien qu’Augustus n’en vît aucune dans les parages. À quatre cents mètres en contrebas de la rivière, il y avait une autre pyramide, tout aussi imposante.

— Eh ben, Aus, on voit que t’as pas perdu ton temps, dit Augustus. Si ça continue, tu vas devenir si riche qu’une banque va venir te voler. À qui tu vends tous ces ossements ?

Aus Frank ignore la question. Tandis qu’Augustus restait là à l’observer, il poussa sa brouette jusqu’au bas de la pyramide d’ossements et entreprit de lancer les os le plus haut possible sur le tas. Une ou deux fois, il réussit à loger un tibia ou un fémur au sommet, mais la plupart des os n’atteignaient que le milieu de la pile, où ils restaient accrochés. En moins de cinq minutes, il avait déchargé sa brouette. Sans un mot, il la reprit et se remit en route à travers la prairie.

Augustus décida de prendre un peu de repos pendant que le vieux s’activait. Ce qui lui tenait lieu de campement était des plus rudimentaires. Aus avait creusé une petite grotte dans l’une des falaises rouges au sud de la rivière, et ses affaires étaient entassées devant. Il y avait un fusil à bison, quelques casseroles et des poêles, rien d’autre. Le gué principal se trouvait à plus d’un kilomètre en contrebas et Augustus alla y jeter un coup d’œil avant de desseller son cheval. Il y avait quantité de traces de chevaux, mais pas celles qu’il cherchait. Entre le gué et le campement d’Aus Frank, il compta cinq pyramides, chacune contenant des tonnes d’os de bisons.

De retour au campement, Augustus se reposa à l’ombre d’une petite falaise. Aus Frank poursuivit son transport d’ossements jusqu’au coucher du soleil. Après avoir lancé son dernier chargement sur la pyramide, il poussa sa brouette jusqu’à son campement, la retourna et s’assit dessus. Il observa Augustus pendant deux ou trois minutes sans rien dire.

— Alors, tu m’invites à dîner, oui ou non ? demanda Augustus.

— Z’auriez jamais dû m’arrêter, dit Aus Frank. J’aime pas c’tte foutue banque.

— C'est tout juste si t'as passé quatre heures en tôle, lui rappela Augustus. Maintenant que j'ai vu comment t'es capable de t'épuiser à la tâche, si tu veux mon avis, t'avais sans doute besoin de repos. En prison, t'aurais pu étudier l'anglais, est-ce que je sais, moi. Mais je vois que t'as fini par l'apprendre.

— J'aime pas c'te foutue banque.

— Si on parlait d'autre chose ? suggéra Augustus. T'as encore de la chance de pas t'être fait descendre pendant cette histoire de banque. Call et moi, on était bons tireurs à l'époque. C'est grâce aux fourrés que t'as sauvé ta peau.

— Y m'ont roulé parce que j'savais pas bien causer, dit Aus Frank.

— T'as qu'une idée en tête, Aus, dit Augustus. T'es comme la moitié de l'humanité. Depuis combien de temps tu vis sur la Canadian ?

— Cinq ans que j'suis là, répondit Aus. J'veux ouvrir un magasin.

— Excellente idée, mais t'as devancé tout le monde, dit Augustus. Il va falloir au moins dix ans pour te rattraper. D'ici là, je parie que tu vas avoir un sacré stock d'os de bisons. J'espère que la demande suivra.

— J'avais un chariot, dit Aus Frank. J'me l'suis fait voler. Les Apaches me l'ont pris.

— C'est vrai ? demanda Augustus. Je savais pas que les Apaches vivaient dans le coin.

— De l'autre côté, près du Pecos, dit Aus. J'ai quitté la montagne. J'aime pas la neige.

— Moi aussi je m'en passe volontiers, si j'ai le choix, dit Augustus. T'as pourtant choisi un endroit drôlement isolé pour t'installer. Les Indiens te font pas d'histoires ?

— Y me laissent tranquille, répondit Aus. Celui que vous pourchassez, c'est un sale type. Il a tué Bob. Il l'a fait griller à petit feu. Mais, y m'embête pas. Il a tué Bob et y me laisse tranquille.

— Bob comment ?

— Le vieux Bob, avec qui j'vivais dans la montagne, répondit Aus.

— Eh bien, il fera plus griller personne si je mets la main dessus, dit Augustus.

— Il est rapide, Blue Duck, dit Aus. Il avait des Kiowas avec lui. Z'ont mangé mon chien.

— Combien de Kiowas ? demanda Augustus.

— C'était un gros chien, dit Aus. Il avait tué deux loups. J'avais quelques moutons, mais les Mexicains m'les ont volés.

— La vie tient vraiment qu'à un fil, par ici, dit Augustus. Je suppose qu'en plus, il doit drôlement venter en hiver.

— Ces Kiowas m'ont mangé mon chien, répéta Aus. Une brave bête.

— Comment ça se fait que Blue Duck t'a pas tué ? demanda Augustus.

— J'le fais rire, répondit Aus. Mes os le font rigoler. Il dit qu'y me tuera le temps venu.

— Il se balade avec combien de Kiowas ? questionna de nouveau Augustus.

Le vieil homme avait visiblement perdu l'habitude de parler à quelqu'un. Ses propos étaient quelque peu décousus.

— Six, répondit Aus Frank.

— Qui est-ce qui se tient aux Walls ? demanda Augustus.

Le vieil homme ne répondit pas. La nuit était tombée et Augustus le distinguait à peine, assis sur sa brouette.

— Pas un seul castor dans cette rivière, dit Aus Frank après quelques minutes.

— Non, un castor serait cinglé de vivre dans cette rivière, dit Augustus. Y a pas un seul arbre à trente kilomètres à la ronde et les castors aiment ronger les arbres. T'aurais dû rester dans le nord si t'aimes les castors.

— J'aime mieux ramasser des os, dit le vieil homme. On n'a pas à s'mouiller les pieds.

— T'es allé dans le Montana à l'époque où tu chassais le castor ?

Augustus attendit la réponse pendant plusieurs minutes, mais en vain. Lorsque la lune fut haute dans le ciel, il s'aperçut que le

vieil homme s'était endormi assis sur sa brouette, la tête sur ses bras repliés.

Augustus avait faim et il était fatigué. Il s'étendit sur place, songeant à manger mais sans faire le moindre effort pour se lever et préparer quoi que ce soit – pour autant qu'il y eût quelque chose à préparer. Il était en train de se dire qu'il devrait se lever pour se nourrir quand il s'assoupit.

Au cœur de la nuit, un bruit troubla son sommeil ; il se réveilla et dégaina son revolver. La nuit était déjà très avancée – il le voyait à la position de la lune – et le bruit en question ne lui était pas familier.

Se retournant avec précaution, il s'aperçut que c'était Aus Frank qui en était à l'origine. Il s'était levé pendant la nuit pour aller ramasser un autre chargement d'os de bisons. Il était maintenant en train de les lancer au sommet de la pyramide. Le bruit qui avait réveillé Augustus était celui des os qui cliquetaient et tintaient en glissant le long de la construction.

Augustus regagna son revolver et alla observer le vieil homme.

— T'es vraiment un type pas ordinaire, Aus, dit-il. On dirait que tu travailles nuit et jour. T'aurais dû faire équipe avec Woodrow Call. Il est aussi dingue de travail que toi. À vous deux, vous posséderiez le monde entier si vous vous étiez associés.

Aus Frank ne répondit pas. Il venait de vider sa brouette et remontait la pente, le dos à la rivière.

Augustus enfourcha son cheval et prit la direction de l'est. En route, il vit une nouvelle fois Aus Frank en train de travailler au clair de lune. Il avait de quoi s'occuper car la plaine alentour était jonchée d'os de bisons. On aurait dit qu'un troupeau entier y avait été exterminé car les ossements s'y étendaient à l'infini.

Il se souvint de son premier voyage sur les hautes plaines, des années auparavant. Pendant deux jours, Call et lui ainsi que les rangers avaient chevauché de conserve avec le gros troupeau de bisons du sud – des centaines de milliers d'animaux qui remontaient lentement vers le nord tout en paissant. Il leur avait été difficile de dormir pendant la nuit parce qu'une telle quantité de

bêtes rendait les chevaux nerveux et qu'on entendait en permanence le bruit du troupeau. Ils avaient chevauché sur plus de cent cinquante kilomètres sans jamais perdre les bisons de vue.

Évidemment, ils avaient entendu dire depuis lors que les bisons avaient été exterminés, mais le souvenir de ce troupeau du sud était si vivace qu'ils avaient eu du mal à croire la nouvelle. Après en avoir discuté à Lonesome Dove, ils étaient tombés d'accord sur le fait que les informations étaient exagérées ; il n'y en avait peut-être pas autant qu'avant, mais ils n'avaient sûrement pas tous disparu. Aussi, la vue de cette route pavée d'ossements de bisons avait-elle été un choc pour lui. Il se pouvait que ce fût là tout ce qu'il restait des bisons. Cette idée conférait à l'étendue désertique des plaines une autre dimension. Avec la disparition de ces millions d'animaux, suivie par celle de la quasi-totalité des Indiens, désormais, les grandes plaines étaient vraiment vides, dépeuplées, rien n'y vivait plus.

Mais bientôt les Blancs arriveraient. Ainsi, le spectacle qu'il avait sous les yeux était une sorte d'intermède. Ce n'étaient plus les plaines telles qu'elles avaient été, ni ce qu'elles allaient devenir, c'était un moment de vide véritable constitué de milliers de kilomètres d'herbe sauvage et peuplé seulement de quelques survivants – spectres de bisons, d'Indiens et de chasseurs. Augustus songea que la plupart des survivants avaient dû devenir fous, comme ce vieil homme qui travaillait nuit et jour à ramasser des ossements sans but aucun.

— Pas étonnant que tu t'en sois jamais sorti à Waco, Aus, dit-il, s'adressant autant à lui-même qu'au vieil homme.

Aus Frank n'était pas d'humeur bavarde, pas plus qu'il n'était d'humeur à écouter autrui. Il venait de remplir sa brouette et reprenait le chemin de son campement.

— Je vais aller aux Walls tuer ce gros Indien pour toi, dit Augustus. T'as besoin de quelque chose ?

Aus Frank s'arrêta comme pour réfléchir à la proposition.

— Si seulement ils avaient pas tué mon chien, dit-il. J'aimais c'chien. C'est les Kiowas qui l'ont tué, pas les Mexicains. Six Kiowas.

— Eh bien, j'ai six balles, dit Augustus. Peut-être que j'expédierai ces vauriens là où ils ont envoyé ton chien.

— Ces Kiowas ont tué l'cheval de Bob, ajouta Aus. C'est comme ça qu'ils l'ont eu. Z'ont fait un feu et ils l'ont fait cuire dessus. C'est comme ça qu'y font.

Il releva alors sa brouette remplie d'ossements et disparut en direction de la Canadian.

Le jour pointait à peine, les plaines au loin étaient noires et le ciel gris à l'horizon. L'aube était le moment de la journée qu'Augustus préférait, mais ce matin-là ce fut aussi celui où il éprouva le plus à quel point il était stupide. Ne fallait-il pas être fou pour s'aventurer seul le long de la Canadian, cible facile pour une bande de hors-la-loi, et affamé par-dessus le marché ? Un enchaînement d'erreurs l'avait conduit jusque-là : la décision soudaine de Call de se transformer en éleveur de bétail et la sienne, aussi soudaine, d'essayer de secourir une fille qui avait été assez idiote pour se laisser embobiner par Jake Spoon. Rien de tout cela n'était sensé, et il était pourtant bien obligé d'admettre qu'il avait un certain penchant pour ce genre de folie. Vivre de façon raisonnable – expérience qu'il avait tentée à une ou deux reprises dans sa vie – s'était révélé ennuyeux, le plus souvent après quelques jours seulement. Une vie sensée ne lui avait jamais rien apporté qui vaille, à part des beuveries et des parties de cartes où il jouait jusqu'à sa dernière chemise. La folie était parfois plus stimulante.

Le soleil du matin faisait étinceler l'herbe de la prairie lorsqu'il prit la direction de l'est le long de la route des os de bisons.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication